

C'était pourtant l'avenir

Michel Gagné

Volume 1, numéro 1, 1986

Spécial jeunes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22039ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions VOX POPULI enr.

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagné, M. (1986). C'était pourtant l'avenir. *Ciel variable*, 1(1), 54–55.

C'ÉTAIT POURTANT L'AVENIR

Pour ceux qui ne sont pas morts à vingt ans, qui ont su se glisser sur un côté de la rue, entre deux lampadaires

Une chanson sans musique, c'est comme un océan sans couleur; comme une terre sans terre... que des immenses structures lourdes et inutiles. C'est comme le sang sans son courant, celui qui le fait battre du cerveau à la main. C'est l'individu sans son pouvoir de créativité: on croit alors que ce n'est plus un être humain mais s'il était, pourtant, l'avenir...? Il existe, l'être humain; la créativité vit aussi. Cependant, pour une réalisation entière, le concept ne suffit pas: il manque la forme réelle, l'expression matérielle, le moyen d'expression, la communication du sang... par la terre.

Dans nos sociétés où la prospérité se calcule selon la masse de nos possessions, il n'est pas étonnant de voir des foules de gens jetées aux ordures et que des valeurs absurdes telles que l'armement deviennent fondamentales. La rentabilité économique fixe les valeurs modernes, la possession assure le pouvoir, le pouvoir s'établit par la force et la force s'acquiert par la guerre. Enfin, peut-être y a-t-il trop de monde sur la terre?

D'ailleurs, le premier mouvement des tribus dites humaines, fut de détruire l'ennemi éventuel: c'était une question de survie. Plus tard, l'ère de la domestication fit son apparition (je veux aussi dire l'esclavage, la possession d'êtres semblables à soi-même, le droit de vie ou de mort sur ceux-ci); et nous en sommes encore là.

Bien sûr, les méthodes ont changé: de la chaîne aux pieds, nous sommes passés au travail à la chaîne; de la normalisation à la normalité; de la liberté en péril... au péril de la liberté; de la notion d'esclave à celle de peuple; de la notion de pauvre à celle de défavorisé ... Le fond reste le même; le sang est le sang, la terre est la terre. En somme, le fait d'être défavorisé (par le système) s'accorde au fait d'être non-rentable. Rentables, les personnes âgées ne le sont plus: on les "corde" dans les hôpitaux; les jeunes ne le sont pas encore: on les "enclot" dans les écoles.

Ce qui est important pour que la structure tienne le coup, c'est que tout le monde soit sous contrôle. Evidemment, les dirigeants (je parle des "vrais", des possédants) peuvent avoir une mainmise sur l'expression matérielle... mais le concept créateur est plus difficile à cerner. Du moins, il l'était.

Les institutions d'enseignement, au départ, apprennent la soumission à une idéologie particulière, utile à la société, en lui prêtant des avenues profitables. Là où les difficultés commencent, c'est au moment de la réalisation de ces concepts ou de ces rêves de bonheur très colorés que la réalité et le poids des structures sociales aplatissent. A ce moment-là, l'individu, désillusionné, laisse tomber sa propre pensée et s'adapte à la "demande".

Mais quelles alternatives existe-t-il pour les jeunes, à l'heure actuelle? Sous le paravent de la spécialisation, les écoles (niveaux secondaire professionnel, collégial et universitaire)

sont des parcs de "storage" pour jeunes. Le comportement amorphe s'apprend aussi dans les institutions, la "quête du troupeau" se forme dans leurs murs. L'automatisation, la robotisation, à ce stade, ne sont plus de simples concepts, mais des réalités à l'échelle de l'être humain.

Il est facile de comprendre le pourquoi du ghetto scolaire: de cette façon, la masse la plus susceptible de faire des révolutions se trouve prise dans le piège du pouvoir. Ainsi, les valeurs sociales et politiques s'estompent et on parle de la vie en la conjuguant au futur (souvent à la première personne du singulier). On dit que la rue est la meilleure école pour apprendre à vivre. Cependant, l'académisme et la rationalisation actuelle (je parle ici de la difficulté d'accéder ou de se trouver une place sur les tablettes du "supermarché" du travail) n'offrent plus tellement l'occasion d'errer pour se créer une école de pensée. D'ailleurs, la notion de "travailler pour survivre" fait en sorte que le niveau matériel de la vie prend le dessus sur la sensibilité et la réflexion. Alors que l'institution d'enseignement devrait être complémentaire au marché du travail, son approfondissement en vue de l'épanouissement et du progrès, elle rabaisse au dernier rang ces deux aspects fondamentaux qui, en fin de compte, relient l'individu à la collectivité.

C'est aussi vrai, sinon plus, en ce qui a trait au "supermarché". Il est évident que les jeunes ne sont pas faits pour ce genre d'étalage, c'est plutôt le contraire. On peut cependant s'interroger sur le pourquoi de la situation: peut-être est-ce un

avant-goût de la société du loisir? Même avec un sens de l'humour anormalement développé, n'importe qui se suiciderait tout de suite! Peut-être est-ce une incitation pleine de bonne volonté, à ce que les individus puissent parfaire une éducation de très haut niveau et ce, jusqu'à quarante ans, jusqu'à ne plus pouvoir penser à l'endoctrinement qu'ils subissent? Ou bien est-ce pour leur donner une leçon sur l'importance du travail dans la vie, pour qu'ensuite, ils s'emploient corps et âme à s'aliéner? Dans un même ordre d'idées, veut-on les amener à une polyvalence dans leurs activités... par exemple, un diplômé universitaire qui se retrouve plongeur dans un restaurant de luxe? La liste des hypothèses risquerait d'être encore longue, quoique les plus "valables" soient énumérées ici. Chose certaine, toutes les raisons du monde ne justifient pas une telle situation: le sens futile qu'on donne à l'assassinat d'un tel potentiel du peuple, d'une culture au sang aussi vibrant, aux possibilités aussi grandes et aux intérêts aussi nouveaux et combien différents!

L'expression ainsi bafouée crée une telle distorsion chez l'individu, que l'intérêt personnel risque de s'échouer faute d'être alimenté; par le fait même, la confiance en son propre potentiel créatif se réduit. Ensuite, il va sans dire que le détachement face à la société est imminent. Aussi, avec une vision plus globale de la société (je parle plus spécialement de la société québécoise), submergée par l'idéologie "fonctionnaliste" américaine véhiculée par les mass media, le peu-

ple s'abrutit. Il regarde le monde sur son petit écran: lorsque depuis un mois, on entend parler d'une guerre, on s'habitue; après un an, rien n'y paraît plus! Les gens sont seuls dans leur salon à regarder vivre les autres... Décidément, leur travail les sauve, et ils peuvent remettre sur lui la valeur de leur existence. Cette quasi-absence de créativité estompe leur esprit critique face aux autres aspects de leur vie. De toute façon, ils occupent une place active pour la société...

Lorsqu'on se dit que les besoins du jeune se résument à un emploi, je crois qu'il y a erreur sur la personne. Il y a une différence, d'une importance capitale à discerner, entre occuper une place dans une société et participer à l'évolution de cette société, de même qu'il y en a une entre l'individualisme et l'individualité, et entre l'isolement, la solitude et l'intimité.

L'ensemble de ces dérèglements est à la source des illusions d'un bonheur artificiel basé sur des valeurs bâclées. Alors, comment arriver à une forme évolutive saine à partir d'une base dont la validité est plus que discutable et qu'il faut d'ailleurs dépasser? Chose certaine, ce n'est pas en étouffant le souffle de l'avenir!

Il ne faut pas s'étonner que des "projets-plasters", que les dirigeants offrent à titre de solution, soient si mal reçus par une population qui souhaite une réalisation correspondant à l'avancement social désiré. Définitivement, le pas vers l'avenir — puisque logiquement c'est là la direction qu'il doit prendre — ne s'opère pas uniquement avec un chan-

gement technologique tel celui que l'on connaît présentement. D'ailleurs, la société bénéficie d'un faible rendement de cette technologie, en comparaison de l'industrie de la guerre qui, elle, la sur-utilise et ramasse le butin. La technologie est donc utilisée en vue d'une éventuelle destruction des êtres humains, plutôt que vouée à l'amélioration de leurs conditions de vie. La solution n'est pas l'outil, contrairement à ce que l'on tente de nous faire avaler; ce serait trop bête et compliqué. L'invention est adaptée par les hommes afin de répondre à un besoin précis, et non l'inverse.

Tant que l'éveil d'une conscience collective ne s'effectuera pas (je parle ici de la conscience de l'harmonie fondamentale entre la terre et le sang) pour ceux qui ne l'ont pas ou plus, la créativité ne saura étendre ses bras chargés d'espoir pour l'humanité. Et, du concept à son expression, la réalisation illuminant de nouveaux concepts, le seul risque c'est que le sang réintègre l'orbite de la terre et s'ouvre à ses propres possibilités. Aussi, cette forme d'harmonie n'est-elle pas un meilleur tremplin pour le bonheur qu'une fusée au ventre atomique? ■

Michel Gagné
Etudiant